

# L'IMMUTABILITÉ

  

## DE JÉSUS-CHRIST

Jésus-Christ est le même, hier,  
aujourd'hui, éternellement.

(Hébr. XIII, 8.)

L'auteur de l'Épître aux Hébreux venait de rappeler le souvenir des premiers apôtres de l'Évangile. Beaucoup d'entre eux étaient morts. Ceux qui avaient vu le Christ et qui l'avaient écouté devenaient chaque jour moins nombreux. Le temps avait fait son œuvre ordinaire de destruction que la persécution avait rendue plus effrayante encore. Les grands chefs, les vaillants lutteurs étaient tombés l'un après l'autre, et, à côté de ceux qui avaient ainsi succombé, il y avait eu les défections des apostats et des lâches. Plus d'une âme était ébranlée et découragée. Il fallait donc rappeler à tous que, si les hommes passent, la cause du Christ est immortelle, et l'écrivain sacré exprime

cette pensée dans ces mots triomphants : « Jésus-Christ est le même, hier, aujourd'hui, éternellement. »

Nul ne pourra jamais dire combien de fois cette parole a consolé l'Église. Ce qui s'est passé au premier siècle de son histoire se renouvelle à toutes les époques. C'est par une lutte incessante, acharnée, que le royaume de Dieu se maintient et s'étend sur la terre.

Dans cette guerre sainte, il y a, pour les croyants, des heures sombres; ici, ce sont des reculs imprévus, des défaites partielles et parfois des déroutes; là, ce sont des inactions prolongées, ce sont des périodes sans élan, sans enthousiasme, où les âmes se traînent sous le poids d'une lourde atonie; on a peine à croire qu'une cause divine soit vraiment en jeu. Puis, quand elle se relève, quand l'espérance rentre dans les cœurs, quand la victoire paraît prochaine, voici ses représentants les plus grands, ses défenseurs les plus nécessaires qui sont frappés comme au hasard et par un coup vulgaire. En les voyant disparaître, on serait tenté de croire que l'Évangile qu'ils servent est à jamais compromis et que sa défaite est certaine; mais cette parole retentit comme le son joyeux du clairon de la victoire : « Jésus-Christ

est le même, hier, aujourd'hui, éternellement. »

Nous allons, mes frères, méditer aujourd'hui cette grande parole. Nous allons étudier ensemble l'immutabilité de Jésus-Christ.

Être immuable, être immortel, c'est le plus grand but que puissent se proposer les hommes, c'est le rêve suprême de leur orgueil. Dans tous les temps, ils l'ont formé. Sur cette terre où rien ne reste debout, où l'homme lui-même est emporté par l'incessant tourbillon des choses, où les molécules qui composent son corps se renouvellent avec une rapidité dont la science n'a pas encore déterminé la formule, où les générations se succèdent rapides et éphémères comme les feuilles de nos forêts que balaie le vent d'automne, l'homme ne consent jamais à passer tout entier. Il veut laisser de lui quelque chose qui demeure, quand ce ne serait qu'un tombeau. Pourquoi les constructions gigantesques de la Babylonie et de l'ancienne Égypte? Pour porter aux âges futurs la gloire d'un homme dont elles devaient abriter le sépulcre. Et quand, aujourd'hui, l'œil pénétrant de l'archéologue est parvenu à déchiffrer son nom, tout ce qui s'y rattache, en définitive, c'est le souvenir de la prodigieuse vanité d'un petit monarque

inconnu, qui occupa tel chiffre dans l'interminable série de ces dynasties dont quelques savants tout au plus ont retenu l'ordre et la désignation. En vain, ces exemples de l'inanité de la gloire humaine se multiplient. Ils n'empêchent jamais les générations qui grandissent de s'éprendre du même rêve et de poursuivre ardemment le même mirage qui les séduit. Quel est l'homme, parmi ceux-là du moins que l'éducation arrache à l'ignorance, qui n'ait désiré passionnément laisser après lui un nom qui lui survive? On rêve la gloire littéraire; pas un écrivain, pas un poète qui, dans une heure d'enivrement, n'ait répété l'orgueilleuse affirmation d'Horace : *Exegi monumentum ære perennius*. On rêve la gloire militaire; pour la gagner, on affronte joyeusement la mitraille. Eh bien! parmi tous ceux que la gloire attire, combien y en a-t-il qu'elle couronne? Parmi tous ces appelés, combien d'élus? Vous pouvez les compter. Il est infime, le nombre de ceux qui laissent après eux un souvenir immuable, une réputation que l'on ne conteste pas. Les uns, par quelque acte extraordinaire, par leurs extravagances peut-être ou par leurs crimes, ont réussi à jeter sur leur nom un éclat qui s'impose à l'attention de la postérité, car le mal et la folie confèrent, eux aussi, l'immor-

talité, et les noms de Tibère, de Judas et de Néron ne seront jamais oubliés; d'autres ont fait une œuvre de génie : c'est un marbre splendide, c'est une peinture immortelle, c'est une tragédie ou un poème dans lesquels ils ont donné à la pensée ou aux passions humaines une expression si vraie, si authentique et si poignante, qu'en lisant leurs écrits, après des siècles, nous sommes remués dans les profondeurs de notre être et nous sentons que le génie est vraiment immortel; d'autres ont attaché leurs noms à la découverte d'une vérité scientifique désormais irréfutable, et l'on dira les lois de Newton et d'Euler aussi longtemps que l'on étudiera la gravitation des mondes; d'autres ont servi avec éclat leur patrie sur les champs de bataille ou dans les parlements; d'autres, par leurs patients labeurs, ont ouvert à la civilisation des voies nouvelles et conquis une renommée plus pure que celle des armes; d'autres ont été les interprètes de la conscience et les instructeurs de l'humanité. Tels sont les titres à l'immortalité que le monde confère aux grands hommes qu'il connaît (oubliant, hélas! la foule des martyrs dont les souffrances et la mort cachées l'ont sauvé tant de fois). Il est certain qu'il y a, dans l'histoire, des renommées que l'on peut appeler immuables, et

contre lesquelles le temps et les retours offensifs de la fortune ne pourront jamais rien.

Or, est-ce une idée semblable qu'expriment les paroles de mon texte, lorsqu'elles affirment que le Christ est le même, hier, aujourd'hui, éternellement? S'agit-il simplement d'affirmer que, parmi les fils des hommes, aucun n'a marqué sur la terre une plus profonde trace et n'a laissé un plus indestructible souvenir? Ce serait déjà pour lui une gloire incomparable; mais, vous le savez bien, l'Écriture veut exprimer ici autre chose : elle affirme ce qu'a toujours cru, ce que croit encore sous tous les cieus l'Église fidèle : c'est que le Christ est vivant et qu'il règne à jamais; les autres, les hommes de génie dont j'ai parlé, laissent après eux l'immortalité de leur souvenir; on les cherche parmi les morts et on parle d'eux au passé; le Christ est au milieu de nous par une présence éternelle; les autres ont l'immortalité de leur œuvre, immortalité d'autant plus immuable que cette œuvre a été plus vraie, plus utile ou plus éclatante; le Christ agit aujourd'hui comme il agissait hier, comme il agira demain. Nous croyons, avec l'Église fidèle, que sa vie, dont un petit nombre d'hommes ont été pendant trois ans les témoins il y a dix-huit siècles, sur un coin de la terre, n'a

été que la manifestation visible et le prélude d'une vie et d'une action qui s'accomplissent dès lors dans tous les temps et sur tous les points du monde où l'Évangile est prêché; nous croyons que les trois ans de son ministère historique n'ont été que la parabole courte et sublime d'un ministère qui ne finira plus; que ces pauvres, ces misérables, ces lépreux qu'il guérissait sur sa route, en les touchant de ses mains, n'ont été que les prémices de ces multitudes qu'il sauve, qu'il sanctifie et qu'il console à travers les siècles; nous croyons qu'aujourd'hui, et malgré l'indifférence apparente de ce siècle positif, il fait sentir son action par d'irrécusables marques; nous croyons qu'on la reconnaît d'abord à l'opposition et aux colères que son nom soulève, et qui sont l'hommage magnifique et terrible que toutes les passions mauvaises, tous les égoïsmes et toutes les hypocrisies rendent en frémissant à sa sainteté, et qu'on la reconnaît ensuite à l'enthousiasme, à l'amour, à la joie dont son nom remplit les cœurs de ceux qui l'adorent; en un mot, nous croyons qu'étant le Fils de Dieu et le Roi éternel des âmes, il tient la promesse qu'il a laissée à ses disciples : « Voici, je suis toujours avec vous jusqu'à la fin du monde », tellement que, si ce drame mystérieux qui s'appelle l'histoire

devait se prolonger encore vingt, cinquante ou cent siècles, cette parole retentirait au sein des générations à venir : « Jésus-Christ est le même, hier, aujourd'hui, éternellement. »

Mais, pour mieux comprendre cette immutabilité, nous ne devons pas nous en tenir à cette impression d'ensemble qui risquerait d'éblouir notre imagination sans éclairer notre esprit. Il nous faut étudier de plus près ce grand sujet, et envisager cette immutabilité d'abord dans l'enseignement de Jésus-Christ, en second lieu dans sa personne, enfin dans l'œuvre qu'il accomplit à travers les âges. Tel sera, mes frères, l'ordre de nos réflexions.

## I

Et d'abord l'immutabilité de son enseignement.

Jésus-Christ lui-même l'avait clairement prédite. Un jour, en face du temple, dont il annonçait la ruine prochaine, il avait dit à ses disciples : « Les cieux et la terre passeront, mes paroles ne passeront point ! » Et ce qui doit vous frapper, c'est que, lorsqu'il prononça ces mots, pas une de ses paroles n'était écrite ; elles allaient être confiées à la mémoire de quelques pauvres ignorants, qui



les comprenaient encore à peine. Or, songez-y, dans les sanctuaires de Thèbes, de Ninive ou de Delphes, la pensée religieuse de millions d'adorateurs a été gravée sur le marbre et sur l'airain; ils ont voulu léguer aux générations à venir les noms et les exploits de leurs dieux; et, de tout cela, que reste-t-il? De vagues traditions, des fragments incohérents d'une mythologie que l'on parvient à peine à reconstruire, des noms de divinités dont le rôle échappe aux recherches de nos savants, et ne sera jamais tout au plus qu'une curieuse question d'archéologie; tous ces monuments de ces religions orgueilleuses des maîtres du monde, tous ces souvenirs qui devaient être impérissables, ont disparu dans les sombres profondeurs du vaste océan de l'oubli, et, comme autrefois l'arche sainte flottant sur les eaux du déluge, la parole du Christ, conservée dans quatre petits écrits, est devenue l'héritage, la propriété, le trésor, je ne dis pas seulement de toutes les générations successives et de toutes les races supérieures de ce globe, je dis des plus humbles parmi les enfants des hommes, des plus pauvres, des plus déshérités, je dis du dernier des paysans et du plus obscur des manœuvres. Essayez de la faire disparaître. Quand vous pourriez, selon le rêve insensé de Dioclétien, brûler

toutes les bibles chrétiennes, demain les pages des Évangiles seraient de nouveau écrites, dictées par les cœurs reconnaissants des millions de croyants qui y trouvent chaque jour leur lumière et leur force, et qui les retiennent d'une mémoire aussi sûre que les noms de leurs enfants et leurs souvenirs les plus chers et les plus sacrés.

On me dira sans doute que, dans cette durée perpétuelle de l'enseignement de Jésus-Christ, il n'y a pas, à proprement parler, un fait extraordinaire et qui n'appartienne qu'à lui seul. On me dira que d'autres paroles que les siennes ont traversé les siècles, on me citera les œuvres des penseurs ou des poètes de génie qui, depuis Homère et Platon, ont laissé tant de pages sublimes ou charmantes, et dont les enseignements font partie du patrimoine de l'humanité. Nous n'avons garde de le contester, et nous le rappelions nous-même il y a un instant : oui, d'autres paroles que celles du Christ ont pu exciter l'émotion, l'admiration, l'enthousiasme ; d'autres paroles seront sauvées de l'oubli par le souvenir reconnaissant de la postérité : c'est le propre du génie de marquer tout ce qu'il crée d'un caractère permanent de grandeur et de vérité qui survit aux admirations d'une époque ou d'une école. Mais il y a dans l'ensei-

gnement de Jésus-Christ autre chose : il est immuable non seulement dans sa durée, mais dans la nature de l'autorité qu'il exerce. Voici une parole qui, dans tous les temps, chez toutes les nations où elle pénètre, subjugue et rend captive la conscience humaine, je ne dis pas la conscience d'un peuple ou d'une race (car alors elle vaudrait la parole de Mahomet, qui se soumet les Arabes, et la parole du Bouddha, qui gouverne les nations de l'extrême Orient), je dis la conscience sémitique et japhétique, slave, saxonne, germaine ou latine, tellement que, dans chacune de ces races, il y a des milliers d'âmes qui, en écoutant le Christ, disent ce que vous avez si souvent dit vous-mêmes : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme » ; il y a des milliers d'âmes qui subissent cette autorité extraordinaire que sentirent les multitudes quand elles écoutèrent le Christ pour la première fois. Or, d'où vient que cette autorité est immuable ? Si vous y prenez garde, de ceci : que la parole de Jésus-Christ est la plus religieuse qui fut jamais. Expliquons ce que nous entendons par là.

La religion vraie a pour objet d'établir le double rapport qui doit exister entre l'homme et Dieu et entre l'homme et l'homme ; eh bien ! quel est le fond de tout l'enseignement de Jésus-Christ, si ce

n'est cela? A quoi tend tout cet enseignement, si ce n'est à montrer ce que ce rapport doit être, comment il a été rompu par le péché, comment il doit être rétabli par le pardon du côté de Dieu et la foi du côté de l'homme, comment enfin il doit se réaliser dans la vie par la justice et la charité? C'est là la substance de tous les discours de Jésus-Christ, à commencer par le sermon sur la montagne; c'est le fond de ses merveilleuses paraboles, de ses maximes si brèves et si fécondes, de ses entretiens intimes avec ceux qui viennent à lui. Or, j'affirme que tout cela est immuable comme la vérité. Qu'est-ce donc, hommes de mon temps, que vous y trouverez à changer? Sera-ce l'idée que Jésus-Christ nous donne de Dieu? Ah! je sais qu'aujourd'hui, dans ce quart du dix-neuvième siècle, on se plaît à nier Dieu; je sais que l'athéisme est aujourd'hui populaire et qu'il confère à ceux qui le professent un brevet de supériorité d'esprit; je sais qu'au nom de la science on nous présente une genèse nouvelle (c'était pourtant celle d'Épicure), qui doit mettre à néant toutes nos vieilles idées sur l'origine du monde et de l'humanité. Au commencement, nous dit-on, il y avait les atomes et les atomes étaient emportés par un mouvement éternel, et le mouvement devint mathématique, et,

après des milliards de siècles, la matière devint ordonnée, et, après des milliards de siècles, la matière, dans ses combinaisons infinies, enfanta la vie, et cette vie, d'abord végétative, se donna un jour à elle-même le mouvement spontané, et (les siècles toujours aidant) la vie devint tout à coup consciente d'elle-même, et la conscience enfanta l'intelligence, et l'intelligence enfanta la moralité, de sorte que, de la molécule inerte jusqu'à la sainteté parfaite telle que le Christ la révèle, il n'y a que la simple progression de la matière ascendante. Adopte qui voudra cette genèse étrange contre laquelle tout en moi proteste, à commencer par la loi de causalité. Comprenne qui pourra que le moins a enfanté le plus, que la matière s'est donné à elle-même l'ordre le plus admirable, que le chaos a produit la loi, que le néant a produit la vie, et que le devoir, dans son expression la plus sublime, n'est en définitive que le résultat suprême d'une fortuite combinaison d'atomes! Quand l'homme, laissant là ces sophismes, en reviendra à expliquer le monde par les mêmes procédés intellectuels qu'il applique à toute chose; quand il affirmera que jamais le néant n'a enfanté la vie, que jamais le moins n'a produit le plus, parce que tout ce qui est dans les effets doit se trouver dans la

cause; quand l'homme, trouvant, dans cet effet qui s'appelle le monde, la puissance et la sagesse, en conclura, par une induction légitime, à une cause puissante et sage; quand l'homme, trouvant en lui-même la conscience et la volonté, s'élèvera par la même induction à un Créateur qui veut et qui ordonne; quand l'homme, en un mot, trouvera Dieu, pourra-t-il jamais concevoir un Dieu plus grand, meilleur, plus juste, plus saint, plus aimant que le Dieu de Jésus-Christ? Qu'est-ce donc qui a vieilli dans l'enseignement de Jésus-Christ? Qu'est-ce qui a été dépassé? Est-ce la morale de l'Évangile? Est-ce le sermon sur la montagne? Sont-ce ses sublimes paraboles? Est-ce l'idée qu'il nous donne de la dignité de l'homme et de l'enfant, de la valeur de l'âme immortelle? Est-ce la compassion qu'il veut nous faire éprouver pour les derniers des hommes? Est-ce son idéal de justice et de fraternité? Oh! je vous entends, il faut autre chose à notre peuple... Mettez donc au concours les sujets de la morale éternelle. Formez vos jurys et attendez, pour les couronner, des traités nouveaux du devoir qui enseignent, mieux que ne le fait l'Évangile, la grandeur de la vie humaine, la responsabilité de chaque homme, le prix du temps qui nous est assigné; composez des apologues plus

vrais, plus saisissants, plus populaires, que l'histoire du créancier impitoyable, du bon Samaritain ou de l'enfant prodigue ; trouvez des accents plus solennels, plus pathétiques et qui parlent mieux à la conscience universelle. Après avoir ôté Dieu de la morale, ôtez-en, par une conséquence nécessaire, le sentiment de l'obligation ; au nom du positivisme supprimez la liberté, apprenez aux générations qui grandissent que la morale n'est que l'expression dernière de l'intérêt bien entendu, et quand, sous un ciel abaissé et sans horizons infinis, vous aurez formé une race de petits hommes positifs et séniles qui souriront aux mots sacrés de foi, de repentir, de pardon et de vie éternelle ; quand vous aurez peuplé la France de ces Chinois de l'Occident, alors l'Évangile éternel, désertant vos rivages, ira porter à quelque race inconnue, avec les secrets de l'avenir, l'idéal moral le plus élevé, le plus saint, le meilleur qui ait jamais jusqu'ici éclairé l'humanité.

Je fais un pas de plus et je remarque qu'au point de vue de l'immutabilité qui nous occupe, l'enseignement de Jésus-Christ est aussi remarquable parce qu'il ne dit pas que par ce qu'il affirme ; sa sobriété extraordinaire est la meilleure preuve qu'il n'est

pas l'effort suprême de l'esprit humain aspirant vers l'infini (car la curiosité humaine aurait demandé autre chose), mais qu'il est bien la révélation d'un Dieu qui dit à l'homme tout ce qui lui est nécessaire pour arriver à la vie éternelle, et rien de plus. Cette sobriété toute divine est aussi l'une des garanties les plus frappantes de sa durée immuable. Supposons, en effet, qu'au lieu d'être purement et simplement religieux, il eût, comme toutes les autres religions sans exception, glissé sur le terrain de la politique ou des institutions sociales; supposons qu'il eût prononcé des jugements sur des questions relevant de l'ordre scientifique; supposons que, dans les pages de l'Évangile, nous trouvions un système de castes comme dans le brahmanisme, un code de prescriptions légales comme dans le mahométisme, ou même une philosophie religieuse comme dans les Sommes théologiques de Thomas d'Aquin et des penseurs du moyen âge: n'est-il pas évident que, par tous ces côtés, cet enseignement prêterait le flanc aux attaques de la pensée en progrès? En épousant les idées, la science ou les passions d'une époque, il aurait dû, sans doute, à cet alliage un succès plus rapide, mais il y aurait en même temps trouvé le principe de sa décadence. Cent fois on a voulu compromet-



tre l'enseignement du Christ en l'engageant dans le domaine du relatif, à commencer par ces hommes dont parle saint Luc, qui vinrent lui demander un jour de traiter une question de loi civile et d'héritage, ou par ces rédacteurs des évangiles apocryphes, qui ne manquent pas de placer sur les lèvres de Jésus-Christ des leçons d'astronomie, de médecine ou de métaphysique, pour finir par ces incroyables contemporains, qui disent que l'Évangile n'est plus de notre temps parce qu'il a ignoré le problème de la relation du travail, du capital et de l'épargne, lui faisant un reproche de ce qui est précisément l'un de ses titres de gloire; car l'enseignement de Jésus-Christ, sachons-le bien, n'est solidaire d'aucune politique, d'aucune théorie sociale, d'aucune institution, d'aucune science progressive, d'aucun système humain, si logique, si vrai que vous le puissiez supposer. Il n'en doit partager ni la fortune heureuse, mais certainement éphémère, ni la caducité. Supposez l'enseignement du Christ engagé dans une solidarité étroite avec une conception du monde ou de la société depuis longtemps dépassée; le voilà immobilisé, arrêtant dans leur libre essor tous les esprits qui lui resteront fidèles, condamnant la pensée moderne, au risque d'être à son tour condamné par elle, et pla-

çant ses sectateurs dans la cruelle alternative de maudire la science au nom de leur foi, ou de dédaigner leur foi au nom de la science. La religion ainsi comprise sera immuable, si vous le voulez, mais immuable comme les constructions d'un autre âge, immuable comme les momies, immuable comme le tombeau. Or, ce n'est pas cette immutabilité-là que je revendique pour l'Évangile du Christ. Il ne l'a pas, il ne peut pas l'avoir. Ces paroles, cent fois on a voulu les enfermer dans une seule formule, toujours elles l'ont brisée. Essayez de les y assujettir à votre tour, vous verrez qu'elles feront éclater tous vos cadres. Ces maximes étranges, d'un tour si original et si nouveau, ces paradoxes sublimes défont tout notre esprit de systématisation. Savez-vous ce que nous y trouvons ? Cette chose merveilleuse, indéfinissable, qui s'appelle la vie ; la vie, cette puissance que l'homme ne peut pas communiquer à ses œuvres, si grandes qu'elles soient, et que Dieu met dans une semence imperceptible qui, dans la main desséchée d'une momie égyptienne, va traverser les siècles pour devenir de nouveau féconde, ou dans ces infusoires microscopiques qui, soumis à la température torride de nos creusets, en ressortent animés et mouvants. Ainsi, dans les paroles du Christ, la vie

reparaît toujours, immuable dans son essence, infiniment diverse dans ses applications. Voilà pourquoi ces paroles ne peuvent pas vieillir.

Vivantes, jeunes, toujours actuelles, elles stimulent les consciences, elles réchauffent les cœurs, elles inquiètent l'égoïsme dans sa sécurité trompeuse, elles apportent aux esprits troublés une ineffable paix. Après avoir soutenu dans le passé tant d'âmes héroïques et saintes, elles inspirent dans notre siècle les Wilberforce, les Lincoln, les Livingstone ; elles pénètrent dans le cœur d'une foule d'hommes qui se vantent d'être incrédules, et leur font accomplir des œuvres souvent supérieures à celles des chrétiens de nom ; elles frappent comme une cognée acérée les troncs vieillis des iniquités séculaires ; elles dressent devant nos yeux un idéal de justice toujours grandissant ; elles plaident avec une incomparable puissance la cause des faibles, des petits, des déshérités. Elles sont immuables comme la justice, fécondes comme l'amour, éternelles comme la vérité. « Les cieux et la terre passeront, ces paroles ne passeront point. »

## II

J'ai dit, en second lieu, l'immutabilité de Jésus-Christ considéré dans sa personne.

Jésus-Christ n'est pas seulement un maître et un révélateur, il est une révélation. Il n'a pas dit seulement : « Écoutez-moi », il a dit : « Regardez à moi. » Il n'a pas dit seulement : « Croyez en mes paroles », il a dit : « Croyez en moi. » Il s'est donné comme l'objet de la foi, et c'est bien ainsi que l'a compris immédiatement l'Église, car les Épîtres de saint Paul, qui ne reproduisent qu'une ou deux des paroles de Jésus, sont pleines de sa personne; c'est Jésus que Paul contemple et que Paul prie; c'est en Jésus qu'il trouve sa vie, et il résume, à cet égard, toutes ses expériences dans cette parole si caractéristique et si forte : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi. »

Dans la personne de Jésus, nous trouvons deux êtres : le Fils de Dieu et le Fils de l'homme; l'image visible du Dieu invisible et le type idéal de l'humanité. L'union de ces deux natures est un mystère, mais un mystère auquel nous devons nous attendre, car si l'homme a été créé à l'image

de Dieu, il en résulte que l'image de Dieu, paraissant dans une vie humaine, sera du même coup l'affirmation de l'idéal auquel doit tendre l'humanité. Je n'ai, du reste, pas à sonder ici ce mystère; je me mets simplement aujourd'hui en présence de la personne de Jésus-Christ; je saisis en elle le type idéal de la perfection morale, et j'affirme que ce type est immuable et qu'à lui s'appliquent les paroles de mon texte : « Jésus-Christ est le même, hier, aujourd'hui, éternellement. »

Un idéal immuable. Avez-vous jamais réfléchi, mes frères, à ce qu'il y a d'étrangement hardi, je dirai même de présomptueux dans un tel mot? On l'a remarqué souvent : rien n'est plus difficile, pour l'imagination humaine, que de créer un idéal de perfection qui subsiste. Les plus grands génies ont échoué dans cette tâche. Le Dante, Milton (pour ne citer que ceux-là), qui ont dépeint avec tant de puissance les souffrances de l'enfer, ont été absolument incapables de dépeindre les harmonies du ciel. Des auteurs qui ont retracé avec une poignante vérité les angoisses du remords et les tortures de la passion coupable, n'ont pu réussir à créer un héros idéal; ils n'ont abouti qu'à des figures de convention, froides, ternes et sans vie.

Il y a eu, me direz-vous, des idéals qui ont ravi l'humanité; il y a eu des figures qui, comme celle du Christ, ont vu se courber devant elles des multitudes enivrées. Je ne le nie point : ce que j'affirme, c'est qu'il n'est pas une de ces figures qui ait résisté à l'influence du temps et aux efforts persistants de la critique. Ces statues, qui semblaient d'un marbre sans tache, se sont désagrégées sous l'action des siècles et des orages, elles ont laissé voir leurs éléments composites et souvent le plâtre vil qui cachait leurs intimes laideurs. D'ailleurs, l'idéal d'une race n'est pas celui d'une autre; essayez de rendre populaire en France la figure étrange du Bouddha, avec son type si profondément oriental; essayez de faire admirer à nos races occidentales, si actives, si industrieuses, si éprises de science et de progrès, le fanatisme grandiose mais implacable de Mahomet. L'idéal que salue une époque est souvent insulté par l'époque suivante, et l'humanité se venge d'avoir été dupe en multipliant ses affronts aux idoles qu'elle encensait la veille. Hommes de ma génération, rappelez-vous vos souvenirs d'enfance, rappelez-vous comment la figure de Napoléon vous apparaissait resplendissante lorsqu'elle était évoquée par un historien de génie, ou lorsque son nom vibrerait

dans les strophes enflammées du plus grand de nos poètes. Auriez-vous pu prévoir de quelle sinistre auréole l'entoureraient les défaites de la France, et que ce nom serait livré aux malédictions de l'avenir? Ainsi vont les admirations humaines. Il n'est pas un homme, même parmi les plus grands, qui n'ait ses côtés vulnérables, pas un qui, par ses lacunes, par ses faiblesses ou par ses crimes, ne trahisse notre commune infirmité.

Or, dans la personne du Christ, je constate un fait étrange. Voici un Être sorti de l'Orient; voici un fils de Sem qui a vu s'incliner devant lui les fils de Japhet; voici un représentant d'Israël, en qui des représentants de toutes les races de la terre ont adoré l'idéal moral absolu. Il a vu s'incliner devant lui les enfants de la Grèce, qui, sur sa croix ignominieuse, ont découvert une beauté que leurs artistes de génie n'avaient pas même entrevue. Il a vu se courber sous son sceptre de roseau les soldats et les chefs de la Rome impériale, qui ont subi l'ascendant d'une autorité qu'ils ne soupçonnaient pas. Et quand, dans l'effondrement de l'empire romain, les races jeunes et barbares accouraient des profondeurs de l'Orient, comme les flots fangeux d'un océan de peuples poussé par le souffle de la colère de Dieu, il a, de sa main souveraine,

prosterné dans la poudre ces fronts superbes, domptés par une majesté douce et pure que jamais ils n'avaient rêvée. Aux temps troublés du moyen âge, dans ces siècles de violence et de force brutale, il a arraché à l'âme humaine le suave hommage de la plus pure adoration; et lorsqu'aux jours de la Renaissance, l'antiquité retrouvée versait à tous les esprits généreux la liqueur enivrante des séductions païennes, il s'est emparé des esprits les plus puissants et les plus fermes, de Jean Calvin comme de Martin Luther, qui ont salué en lui le Roi des âmes et le libérateur de l'humanité; puis, quand s'est levé, avec le dix-septième siècle, l'âge des sciences positives, il a vu les maîtres de ces sciences, les Copernic, les Euler, les Newton, les Pascal, se faire une gloire de le servir et prosterner à ses pieds leur génie et leur foi; et aujourd'hui, après Voltaire, après Strauss, après qu'une impitoyable critique, scrutant chacune de ses paroles et chacun de ses actes, a disséqué sa vie pour en montrer les lacunes et les taches, dans ce siècle qui ne veut être dupe de rien et qui se vante d'avoir renversé tous les dieux, il se trouve que cette figure reste debout, aussi sainte, aussi sublime que jamais, dominant toutes nos fausses grandeurs et survivant à toutes nos idoles, n'offrant à l'œil pé-



nétrant de la haine, je ne dis pas une souillure, je dis pas une tache, pas une ride, pas même un trait vulgaire ; il se trouve que ce nom, livré à tous les orages, reste, de tous les noms, le plus grand ; que, porté par des voix fidèles jusqu'aux extrémités du monde, annoncé dans toutes les langues des hommes, chez des races que tout sépare, mœurs, traditions, tempérament, génie, il rencontre partout des milliers d'adorateurs, dans les cœurs desquels le Christ prend la place la plus intime et la plus sacrée, et qui, pour exprimer l'enthousiasme qu'il leur inspire, lui disent, avec nous qui sommes ici et avec toute l'Église fidèle : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Et l'on ne voit pas qu'il y a là quelque chose qui dépasse les forces de la nature, et l'on voudrait nous faire admettre que cette figure a été inventée, que les divers traits qui la composent sont les produits de l'imagination populaire telle que l'interprètent les auteurs de nos quatre évangiles ! Ainsi, de ce milieu que nous connaissons bien, de cette nation alors livrée à tous les fanatismes, de cette religion pharisaïque jusqu'à la moelle, serait sorti, par un procédé naturel, un idéal dominant tous les temps et toutes les races humaines, et quel-

ques ignorants, en rédigeant ces écrits fragmentaires, naïfs et sans apprêt que nous appelons nos évangiles, auraient rassemblé quelques traits qui, réunis, donnent l'idée de l'absolue perfection ! Eh bien ! laissez-moi le dire à l'esprit le plus sceptique qui puisse se trouver ici : Cela, vous ne le croyez pas, car vous savez bien que c'est impossible ; le Christ est donc pour vous l'être inexplicable... vous ne voulez pas dire encore l'être divin. Peut-être le direz-vous plus tard... Oh ! dites-le dès aujourd'hui, faites un effort suprême de volonté sincère, secouez les préjugés qui vous paralysent, soyez libres et soyez droits, et saluez avec nous, dans cet idéal immuable, le Christ qui est le même, hier, aujourd'hui, éternellement.

### III

J'ai dit enfin l'immutabilité dans l'œuvre qu'il exerce. Cette œuvre, pendant trois ans, quelques enfants des hommes l'ont vue s'accomplir sur la terre ; mais, par son Esprit, Jésus-Christ la continue à travers les siècles, et dans tous les temps vous la reconnaissez à ces trois traits : il sauve, il sanctifie, il console.

Il sauve. C'est pour cela qu'il est venu ; il n'est rien s'il n'est pas Rédempteur ; ni son enseignement, ni son exemple n'auraient été efficaces sans sa croix. Lui-même l'a dit : « Si le grain de froment ne tombe en terre et s'il ne meurt, il ne peut porter de fruit. »

Vous n'ignorez pas, mes frères, que le rationalisme contemporain nous enseigne autre chose : il n'accepte pas la rédemption par le sacrifice du Calvaire ; c'est là, selon lui, une idée toute judaïque que les apôtres auraient les premiers formulée. Le vrai Christ, d'après lui, aurait été simplement le prédicateur du sermon sur la montagne, le révélateur de la religion intérieure dont les seuls articles seraient la foi à la paternité divine et à la fraternité humaine, et c'est à cet Évangile vraiment primitif que l'on nous invite à revenir aujourd'hui.

Nous ne le pouvons ; nous n'accepterons jamais un Christ mutilé ; celui auquel nous croyons est celui que le Précurseur, dès le premier jour, désigna par ces mots : « Voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. » Sans doute, il y a eu dans son œuvre la réalisation d'un plan progressif ; Jésus n'a pas annoncé publiquement sa mort dès le commencement de son ministère ; il fallait qu'il expliquât d'abord ce qu'était le royaume de Dieu

qu'il venait fonder avant d'annoncer comment il le fonderait, et les trois premiers évangiles nous ont conservé l'indication précise du moment où il se mit à parler de la mort qu'il devait subir à Jérusalem. C'est immédiatement après que Pierre a confessé qu'il est le Messie et le Fils de Dieu ; c'est au moment où on l'a reconnu comme Roi qu'il veut montrer quelle sera la nature de son règne. Mais comme on voit bien dès lors que sa mort est le point central de son ministère ! Quand, dans la scène mystérieuse de la Transfiguration, Moïse et Elie lui apparaissent, de quoi parlent-ils, si ce n'est de la mort qu'il doit subir à Jérusalem, de cette mort qui seule peut satisfaire la loi dont Moïse est le représentant, et répondre aux aspirations de la prophétie dont Élie est l'interprète ? C'est pour mourir que Jésus va à Jérusalem : « J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien ne suis-je pas pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! » (Luc, XII, 50.) « Dirai-je à mon Père : Délivre-moi de cette heure ? Mais c'est pour cette heure que je suis venu. » Et c'est à cause de cela que, la veille de sa mort, il institue la sainte Cène, annonçant ainsi sa chair rompue et son sang répandu pour les péchés du monde (1). Voilà le Sauveur tel que l'annon-

(1) Pour le noter en passant, s'il y a dans la vie du Christ

çaient les Écritures ; voilà ce qu'il veut être, voilà ce qu'il doit être à jamais, et quand les apôtres font de sa mort le centre de leur prédication, et de la folie de sa croix l'instrument de leurs conquêtes, ils prêchent le seul Évangile qui ait été donné aux hommes et par lequel les hommes puissent être sauvés. O vous auxquels suffit la morale de l'Évangile, à quelle race appartenez-vous ? J'ignore ce que vous dit votre conscience ; mais, pour moi, plus j'admire cette morale, plus elle me trouble ; plus elle m'apparaît vraie et sainte, plus elle me condamne, plus elle met en évidence ma misère et ma honte. Si l'Évangile n'était que cela, l'Évangile m'accablerait. Il me faut la croix pour apaiser mon âme ; il me faut « le Christ livré pour mes offenses, ressuscité pour ma justification ». Créez, si vous le pouvez, une humanité qui ne pèche plus, et vous lui donnerez un Évangile sans sacrifice expiatoire, mais tant que nous traînerons ici-bas nos souillures et nos crimes, nous invoquerons le Christ qui sauve, hier, aujourd'hui, éternellement.

un fait hors de toute contestation critique, un fait absolument établi par les témoignages des synoptiques et par le témoignage si ancien et si détaillé de saint Paul (1 Cor. XI), c'est l'institution de la sainte Cène, avec le sens que lui donne Jésus-Christ. C'est l'Évangile dans l'Évangile même, et cet Évangile se résume dans ce mot : Rédemption.

Il sanctifie. Je veux dire, par là, qu'à travers les siècles, il communique à l'humanité une vie nouvelle, transformant les cœurs, changeant les volontés, accomplissant enfin dans les âmes une œuvre analogue à celle qu'il a faite aux jours de sa chair quand il guérissait les lépreux, quand il délivrait les possédés, quand il ressuscitait les morts.

Je sais bien ce que vous allez me répondre. Vous me montrerez ce qu'a été souvent l'Église, et vous me demanderez à quels signes on y reconnaît cette perpétuelle activité de Jésus-Christ. Où était-elle, cette action sanctifiante, au temps de Constantin et de Clovis, et plus tard lorsque, dans la Gaule devenue chrétienne, nos Mérovingiens donnaient le hideux spectacle de toutes les infamies et de tous les forfaits? Où était-elle lorsque, dans l'empire de Byzance, on voyait une cour et un clergé dépravés partager leur temps entre les plaisirs les plus frivoles et des discussions aussi subtiles qu'acharnées sur la nature du Verbe incarné? Où était-elle, au temps d'Alexandre VI, quand l'Europe chrétienne était conviée aux jubilés centenaires de Rome comme pour y contempler celui qu'on appelait le saint pontife dépassant les turpitudes des Césars? Où était-

elle, au temps de Philippe II, dont on a pu dire :

*C'était Satan régnant au nom de Jésus-Christ ?*

Où était-elle plus tard, au sein des Églises protestantes ou catholiques, si souvent abaissées, mondanisées et devenues insipides comme le sel qui a perdu sa saveur ?

Mes frères, elle était là, mystérieuse et cachée dans des âmes fidèles que le monde ne connaissait point, et qui, mêlées à ceux dont le nom n'évoquait que le scandale, conservaient pieusement le trésor de la foi et de l'éternelle espérance ; elle était chez ces proscrits, chez ces martyrs, souvent chez ces hérétiques sur lesquels les clergés officiels ont parfois laissé tomber tant de noms insultants ; elle était dans l'étroite cellule d'un couvent et dans les cavernes de nos Cévennes, chez ces humbles, chez ces petits de la terre, qui ne fléchissaient pas le genou devant Baal, et c'est à cause de cela que l'Église a vécu ; c'est à cause de cela qu'elle subsiste encore, sauvée par son divin Chef, qui veillait sur elle et qui l'a défendue des crimes de ses défenseurs, plus dangereux pour elle que la haine de ses ennemis. Regardez-y de près : partout où

le Christ est invoqué, il y a un principe de vie ; nous en avons aujourd'hui, à l'heure même, un exemple frappant. Il y a, en Orient, d'antiques Églises chrétiennes, celles de l'Arménie et celles de la Grèce, profondément abaissées et corrompues par une persécution séculaire et par l'influence immorale des vainqueurs qui les ont presque étouffées. Et cependant lorsque, dans l'effondrement de cet islamisme, dont nos armées ont trop longtemps protégé le cadavre, on regarde pour savoir quels seront ses héritiers, à qui songe-t-on, si ce n'est à ces vieilles races dégénérées, seules capables de revivre, parce que quelque chose du christianisme est dans leurs traditions et dans leur sang ? Cette action vivifiante du Christ immuable, elle s'étend plus loin que vous ne le soupçonnez, elle pénètre au milieu de nous, jusque dans l'âme des incroyants eux-mêmes qui, comme on l'a dit avec raison, en secouant le vieil arbre du christianisme, en font tomber des fruits que les chrétiens avaient oublié de cueillir. Oui, dans cet ardent intérêt pour les pauvres et pour les petits, qui est la meilleure gloire de la démocratie moderne, dans cette préoccupation incessante d'assurer à l'ouvrier une part de capital qui, pour lui, soit l'indépendance, et un foyer assez large pour sauver ses enfants de



la promiscuité qui les souille; dans cette guerre à la servitude blanche, à la corruption qui étale sur nos boulevards ses marchés d'esclaves, je vois et je reconnais encore quelque chose de l'œuvre de Jésus-Christ. Si ce sont des athées qui l'accomplissent, à qui la faute, si ce n'est aux chrétiens qui la désertent? Ah! cette œuvre de relèvement que vous croyez finie, c'est à peine si elle a vraiment commencé! Elle est le phare qui brille dans l'avenir aux yeux de tous les hommes de bonne volonté. Pour le salut de l'humanité, elle ne cessera jamais de luire, car Jésus-Christ est Celui qui sanctifie hier, aujourd'hui, éternellement.

J'ai dit enfin que Jésus-Christ console : c'est peut-être sous cet aspect que le caractère immuable de son action est le plus sensible aux hommes de notre temps. On comprend moins aujourd'hui qu'autrefois son rôle de Rédempteur, parce qu'on sent moins la puissance du péché. Sous l'influence des idées fatalistes si universellement répandues, la notion du mal s'est oblitérée, on se croit moins responsable, on a moins besoin de pardon. C'est un obscurcissement passager sans doute, mais réel et profond. Toutefois, si le sentiment du péché a fléchi, il n'en est pas de même de celui de la dou-

leur. On souffre tout autant qu'on a jamais souffert, et je n'en citerai qu'une preuve, mais elle est décisive : c'est l'effrayante progression des suicides. Malgré tous les progrès du luxe et tous les raffinements de jouissance dont notre siècle est si avide, malgré les distractions qui se multiplient, la joie est rare, elle n'est pas sincère, et il semble au contraire que la faculté de souffrir devienne plus délicate et plus intense. D'ailleurs, la science a beau préciser ses méthodes et soumettre à ses conquêtes un domaine toujours plus vaste, elle est aussi impuissante que jamais à supprimer et même à diminuer les souffrances du corps ou de l'âme, elle ne jette aucune lumière sur nos tristesses, sur nos déchirements, sur nos deuils; la mort qui est l'acte suprême du drame où nous jouons tous notre rôle reste toujours pour nous la plus poignante et la plus désespérante des énigmes. Telle est notre situation réelle, et je défie bien personne de la nier. Or en face de ce fait incontesté s'en dresse un autre aussi incontestable, c'est que Jésus-Christ console, et ce fait est attesté non par les heureux de ce monde (ce qui ne prouverait rien), mais par les plus affligés d'entre les hommes. Jésus-Christ console; il donne à la douleur un sens et un but qui la rendent acceptable; il éclaire la mort d'une espérance

éternelle, il fait pénétrer dans les cœurs la certitude d'une sympathie profonde, immense, infinie. Ce n'est pas là une hypothèse, c'est une réalité dont à chaque heure, à chaque minute, des milliers d'hommes font l'expérience. On peut contester la valeur de cette consolation et dire qu'elle est illusoire. Les aveugles seuls pourront en nier les effets. Jésus-Christ console, et c'est pour cela que ses affirmations sont les seules que l'on porte au chevet des mourants et devant une fosse ouverte. Parcourez nos cimetières; cherchez-y une parole qui exprime une ferme espérance, vous ne la trouverez que sur la tombe d'un chrétien. Mais que cette parole est puissante en ce lieu-là! qu'elle y est grande, et comme on sent bien alors que l'espérance est à jamais solidaire de Jésus-Christ! Dans le monde de la pensée on en peut voir aujourd'hui une preuve saisissante. Pendant que l'on nous montre le soleil du christianisme s'abaissant vers l'horizon pour s'éteindre à jamais, voici qu'à l'horizon opposé monte, des profondeurs de l'antique Orient, non pas une clarté, mais une ombre immense, celle du pessimisme bouddhiste, qui va devenir, nous dit-on, le système définitif de la sagesse moderne, et ce système se résume en un seul mot : néant; le néant dans la tombe et la vie ae-

ceptée comme une épreuve douloureuse que ne doit suivre aucun lendemain. Voici qu'on nous convie à prendre pour la devise de l'avenir ces mots que saint Paul écrivait sur le seuil du paganisme antique : « Sans Dieu, sans espérance. » Il est bon peut-être qu'il en soit ainsi pour que tous les yeux s'ouvrent et pour que nous sachions enfin qui nous voulons suivre et servir. Quant à moi, j'ai foi dans le témoignage des pauvres, des malades, des opprimés et des affligés de ce monde. Ils ont été les premiers à saluer le Christ aux jours de sa chair ; ils sont encore les premiers à confesser sa puissance. Sachant bien que, pour leur détresse, le monde n'a pas de remède, ils appelleront de leurs vœux et de leurs prières le Christ qui console, hier, aujourd'hui, éternellement.

Puis donc que le Christ est immuable, nous tirerons, en terminant, de cette pensée, une grande force pour notre foi, une grande consolation pour nos cœurs, un grand encouragement pour notre activité chrétienne.

Une grande force pour notre foi. Nous sommes dans un siècle de crise et d'ébranlement profond, dans le siècle de ce qu'on a appelé les destructions nécessaires. Bien des choses s'écroulent qui nous

semblaient éternelles ; bien des systèmes, bien des appuis extérieurs sur lesquels l'Église a peut-être trop compté. Or, quand, en face de ce fait, le trouble et l'angoisse viennent envahir nos âmes, rappelons-nous qu'au-dessus de ce qui passe, il y a Celui qui demeure ; que si, sans lui, nous n'avons rien, avec lui, tout nous reste, et cela, d'autant plus que nous ne compterons que sur lui.

Une grande consolation pour nos cœurs. Nous avançons dans la vie, et les séparations se multiplient. Il en est plusieurs parmi nous dont le foyer a été profondément dévasté ; il en est plusieurs qui s'avancent dans une vie désormais solitaire, et ce n'est pas seulement la mort qui fait le vide, hélas ! ce sont les mésintelligences, les trahisons domestiques, la rupture tragique et poignante des amitiés d'autrefois. Or, voici pour nos cœurs cette réalité la plus divine et la plus humaine de toutes : le Christ est toujours le même, avec ses trésors de tendresse et de sympathie ; il était là hier, il sera là demain, il sera là dans tous les abandons possibles, il sera là jusqu'à la fin, dans les défaillances suprêmes et jusqu'au dernier souffle de l'agonie.

Un grand encouragement pour notre activité. Si rien n'est désespérant comme le sentiment affreux d'avoir travaillé pour le néant ; si rien n'est

amer comme d'avoir à se dire, sur les ruines de tout ce qu'on a édifié : « Vanité des vanités, tout est vanité ! » rien ne vaut la pensée que l'on sert une cause immuable et que l'on apporte sa pierre à un édifice qui traversera les siècles. Telle est, mes frères, la ferme conviction du chrétien.

Quand Charlemagne eut, de sa main puissante, reconstruit l'œuvre des Césars ; quand il eut rassemblé sous son sceptre victorieux l'Allemagne et l'Helvétie, l'Italie et les Gaules, le monde étonné contempla cet empire qui s'étendait des rives de la Baltique jusqu'aux Pyrénées, et des Alpes jusqu'à l'Océan. Or, un jour on vit le vieil empereur, rassasié de gloire, assis à sa fenêtre dans son palais sur les bords de la Seine, et ses yeux se remplissaient de larmes. Et comme on l'interrogeait sur la cause de cette tristesse, il montra les champs et les vignes que les pirates normands avaient incendiés en remontant le fleuve. « Si de mon vivant, dit-il, ces barbares ont fait ces choses, que sera-ce donc après moi ? »

Que sera-ce après moi ? Voilà le dernier mot des puissants de la terre, qu'ils s'appellent Alexandre ou César, Charlemagne ou Napoléon, et voilà le dernier mot des maîtres de la pensée, qu'ils s'ap-

peillent Platon ou Spinoza, Leibnitz ou Hegel. Toujours le changement comme une menace incessante, toujours un héritier qui peut être un destructeur. Mais nous servons un maître immuable. Il a plu à Dieu, dit le prophète, que l'empire éternel reposât sur son épaule ; cette épaule ne fléchira pas, et cet empire subsiste à jamais. Aussi, dans la communion de l'Église universelle, nous lui dirons avec le vieux *Te Deum* des chrétiens : « Tu es le Roi de gloire, ô Christ ! » et nous ajouterons avec l'Écriture : « Les cieux périront, mais tu subsistes toujours ; ils s'useront comme un vêtement vieilli, et ils seront changés ; mais toi, tu es toujours le même, et tes années ne finiront point ; le même, ô Christ, hier, aujourd'hui, éternellement. » *Amen!*